

Premières prises de position communes avec André Breton :

1924 Préface du n°1 de la Révolution surréaliste

PRÉFACE

Le procès de la connaissance n'étant plus à faire, l'intelligence n'entrant plus en ligne de compte, le rêve seul laisse à l'homme tous ses droits à la liberté. Grâce au rêve, la mort n'a plus de sens obscur et le sens de la vie devient indifférent.

Chaque matin, dans toutes les familles, les hommes, les femmes et les enfants *s'ils n'ont rien de mieux à faire*, se racontent leurs rêves. Nous sommes tous à la merci du rêve et nous nous devons de subir son pouvoir à l'état de veille. C'est un tyran terrible habillé de miroirs et d'éclairs. Qu'est-ce que le papier et la plume, qu'est-ce qu'écrire, qu'est-ce que la poésie devant ce géant qui tient les muscles des nuages dans ses muscles ? Vous êtes là bégayant devant le serpent, ignorant les feuilles mortes et les pièges de verre, vous craignez pour votre fortune, pour votre cœur et vos plaisirs et vous cherchez dans l'ombre de vos rêves tous les signes mathématiques qui vous rendront la mort plus naturelle. D'autres, et ce sont les prophètes, dirigent aveuglement les forces de la nuit vers l'avenir, l'aurore parle par leur bouche, et le monde ravi s'épouvante ou se félicite. Le surréalisme ouvre les portes du rêve à tous ceux pour qui la nuit est avare. Le surréalisme est le carrefour des enchantements du sommeil, de l'alcool, du tabac, de l'éther, de l'opium, de la cocaïne, de la morphine; mais il est aussi le briseur de chaînes, nous ne dormons pas, nous ne buvons pas, nous ne fumons pas, nous ne prisonnons pas, nous ne nous piquons pas et nous rêvons, et la rapidité des aiguilles des lampes produit dans nos cerveaux la merveilleuse éponge déflourée de l'or. [...]

Tome II, p.793

1935 Interview d'André Breton et Paul Éluard

QUESTION VI. — *En quoi le texte automatique, le poème ou le tableau surréaliste se distinguent-ils des autres productions poétiques et plastiques ?*

REPONSE. — On ne compose pas un poème. L'inspiration ne saurait pas plus se conformer à des lois qu'à un sujet. Elle tend à les contredire passionnément, à se montrer toute nue. Les formes fixes ont fait leur temps. À notre époque, elles affaiblissent le langage, l'entraînent vers la

1937 L'évidence poétique (conférence donnée à Londres en 1936 sous le titre « La Poésie surréaliste »)

Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes pages blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants. On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

C'est l'espoir ou le désespoir qui déterminera pour le rêveur éveillé — pour le poète — l'action de son imagination. Qu'il formule cet espoir ou ce désespoir et ses rapports avec le monde changeront immédiatement. Tout est au poète objet à sensations et, par conséquent, à sentiments. Tout le concret devient alors l'aliment de son imagination et l'espoir, le désespoir passent, avec les sensations et les sentiments, au concret.

Tome I, p.515

Mais Paul Éluard n'a pourtant pas la même position qu'André Breton sur l'écriture du rêve :

mort. La pensée, comme le geste et la parole, en devenant clichés, ânonne, piétine, perd toute sa force. Il faut qu'elle éveille sans cesse de nouveaux échos, de nouvelles images. Le monde est un treillis d'échos et d'images, perpétuellement en mouvement, mais où rien ne se répète. Perroquets et phonographes, proverbes et lieux communs, rythmes et rimes ne servent que la paresse, la bêtise et ceux qui les exploitent.

Les textes automatiques comme les poèmes, sont des rêves racontés au présent. Il ne viendrait à l'idée de personne de raconter les rêves en alexandrins et de les faire absurdement rimer.

Le peintre surréaliste, lui, suit, son rêve des yeux. Au gré des lignes et des couleurs, il se découvre, se connaît, comme au gré des phrases, le poète. Comme le poète, il voit, il entend la vérité, l'expression exacte et sensible de la réalité intérieure. Il saisit les rapports exacts entre le monde et lui, les raisons profondes de toutes ses démarches.

Interview accordée le 9 avril 1935 à Prague, au *Halo-noviny*, l'organe de l'unité ouvrière.

Tome II, p.1029

1936 Notes sur la poésie (en collaboration avec André Breton)

Dans le poète :

L'oreille rit

La bouche jure ;

C'est l'intelligence, l'éveil qui tue ;

C'est le sommeil qui rêve et voit clair ;

C'est l'image et le phantasme qui ferment les yeux ;

C'est le manque et la lacune qui sont créés'.

Variante :

Dans le poète :

L'oreille parle

La bouche écoute ;

C'est l'intelligence, l'éveil, qui enfante et rêve ;

C'est le sommeil qui voit clair ;

C'est l'image et le phantasme qui regardent ;

C'est le manque et la lacune qui créent.

Tome I, p.475

Déjà en 1926, dans son *Prière d'insérer* au recueil *Les dessous d'une vie* ou *La pyramide humaine*

Il est extrêmement souhaitable qu'on n'établisse pas une confusion entre les différents textes de ce livre : rêve, textes surréalistes et poèmes.

Des rêves, nul ne peut les prendre pour des poèmes. Ils sont, pour un esprit préoccupé de merveilleux, la réalité vivante. Mais des poèmes, par lesquels l'esprit tente de désensibiliser le monde, de susciter l'aventure et de subir des enchantements, il est indispensable de savoir qu'ils sont la conséquence d'une volonté assez bien définie, l'écho d'un espoir ou d'un désespoir formulé.

Inutilité de la poésie : le monde sensible est exclu des textes surréalistes et la plus sublime lumière froide éclaire les hauteurs où l'esprit jouit d'une liberté telle qu'il ne songe même pas à se vérifier.

Tome I, p.1388

Breton considère ce texte comme la preuve manifeste des réticences d'Éluard à l'égard des conceptions fondamentales du surréalisme, donc « en contradiction formelle avec l'esprit surréaliste ».

C'est dans ce recueil que se trouvent les rêves de « *La dame de carreau* » et « *Les cendres vivantes* ».

1937 *Premières vues anciennes*

Je n'écrirais plus aujourd'hui l'introduction que j'écrivis en 1926 aux *Dessous d'une vie*. J'ai varié. Mais le même désir me reste d'établir les différences entre rêves, poèmes et textes automatiques.

On ne prend pas le récit d'un rêve pour un poème. Tous deux réalité vivante, mais le premier est souvenir, tout de suite usé, transformé, une aventure, et du deuxième rien ne se perd, ni ne change. Le poème désensibilise l'univers au seul profit des facultés humaines, permet à l'homme de voir autrement, d'autres choses. Son ancienne vision est morte, ou fautive. Il découvre un nouveau monde, il devient un nouvel homme.

On a pu penser que l'écriture automatique rendait les poèmes inutiles. Non : elle augmente, développe seulement le champ de l'examen de conscience poétique, en l'enrichissant. Si la conscience est parfaite, les éléments que l'écriture automatique extrait du monde intérieur et les éléments du monde extérieur s'équilibrent. Réduits alors à égalité, ils s'entremêlent, se confondent pour former l'unité poétique.

*

L'oubli joue dans les rêves un rôle constant.

*

Un enfant affirme (Jean Piaget : *La Représentation du monde chez l'enfant*) : « *Moi, je suis dans le rêve, il n'est pas dans ma tête* », « *les Messieurs ne rêvent jamais* », « *il*

n'y a jamais deux rêves pareils ». Un autre : « *Ce sont les gens dont je rêve qui m'envoient le rêve* ». Un autre : « *Le rêve est entre la nuit et ma tête... C'est le réverbère, la lune qui éclairent mes rêves* », « *on est dans son lit sans le savoir* »).

Pour ces enfants, qui ont moins de neuf ans, les rêves reproduisent leur situation intra-utérine, dont ils gardent encore inconsciemment un souvenir vivace. Même intérieur extérieur, même nuit vivante contenue par la vie au grand jour, promise, même pont lancé vers le lendemain, même inconscience profonde.

Ils croient qu'en grandissant, ils seront délivrés de cette atmosphère irréelle : « *les Messieurs ne rêvent jamais*. »

Tome I, p.550-1

Texte repris dans le recueil *Donner à voir* (1939) dans la section POESIE PURE (tome I, p.979-981)

1939 « Physique de la poésie » in *Donner à voir*

Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence, où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas d'évoquer, mais d'inspirer.

1942 *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*

« Tout un poème », ce n'est plus seulement un objet biscornu ou l'excentricité d'une élégante à bout de souffle, mais ce qu'il est donné au poète de simuler, de reproduire, d'inventer, s'il croit que du monde qui lui est imposé naîtra l'univers qu'il rêve. Rien de rare, rien de divin dans son travail banal. Le poète, à l'affût des obscures nouvelles du monde, nous rendra les délices du langage le plus pur, celui de l'homme de la rue et du sage, de la femme, de l'enfant et du fou. Écoutons les sans réfléchir et répondons, nous serons entendus. Sinon, nous ne sommes que des miroirs brisés et, désireux de rectifier les apparences, nous poétisons, nous nous retirons la vue première, élémentaire des choses dans cet espace et ce temps qui sont nôtres.

Si nous voulions, rien ne nous serait impossible. Le plus dénué d'entre nous a le pouvoir, tout comme le plus riche, de nous remettre, de ses mains appliquées et de ses yeux confiants, un trésor inestimable, ses rêves et sa réalité que raison, bon sens, méchanceté ne parviennent pas à détruire. La poésie involontaire, si banale, si imparfaite, si grossière soit-elle, est faite des rapports entre la vie et le monde, entre le rêve et l'amour, entre l'amour et la nécessité. [...]

Tome I, p.1133-4

Ce texte est repris en 1952 dans *Les sentiers et les routes de la poésie* p.528 pour le premier § et p.552 pour le deuxième. Ces propos sont tenus par L'AUTEUR.

1937 *Les Mains libres*

Préface : *Le papier, nuit blanche. Et les plages désertes des yeux du rêveur. Le cœur tremble.*

« Femme portative » :

Je n'aime pas mes rêves mais je les raconte

Et j'aime ceux des autres quand on me les montre.

Rappelons que le Dictionnaire abrégé du surréalisme à l'article *espoir*, il est écrit cette phrase de Paul Éluard : « C'est l'espoir ou le désespoir qui déterminera pour le rêveur éveillé – pour le poète – l'action de son imagination. »

1931 Dors

La note de l'édition de la Pléiade précise que ce poème est la rencontre d'un rêve que le poète dit prémonitoire et de la rencontre fortuite de Nusch. Il a fait la connaissance de celle-ci en décembre 1929 alors qu'il se promenait avec René Char. Il était sur le point de se séparer de Gala, il est déchiré mais voici qu'apparaît « une femme très jeune très malheureuse ». Ce poème sera repris dans les recueils La vie immédiate (1932), Donner à voir (1939), La saison des amours (1949) et La jarre peut-elle être plus belle que l'eau (1951)

Il faut que j'éclaircisse aujourd'hui l'espèce de réussite que sont mes rêves, et je dis réussite parce que de me coucher auprès d'un être nouveau, dans des lieux aussi inattendus, aussi répugnants que sont, par exemple, une cuisine ou une salle de musée, me fait entrevoir les limites de la vie, ne me laisse rien à subir que la mort.

Une femme très jeune, très malheureuse, ayant pour elle la beauté crépusculaire des êtres qui se donnent, qui s'abandonnent parce qu'ils perdront ainsi celui qui les recevra. Ayant pour elle la beauté crépusculaire des êtres dont l'innocence est absolue parce ce qu'ils ne calculent pas ce qu'ils ont vécu, ni ce qu'il leur reste à vivre. Elle est là pour me recevoir, moi et cette innocence que je n'ai pas perdue, puisque je dors, puisque je suis à la merci d'un amour qui n'est pas nouveau, mais éternel, le maître de moi-même, de la naissance à la mort de la nuit.

Serments sans raison, tout étant déjà juré. Plus de soucis. Sérieux sans soucis, sans serments. Nous ne rions pas, parce que nous n'avons pas à nous défendre. Nous nous aimons parmi les déchets de la vie éveillée : salles d'école, querelles, l'argent menaçant, présences habituelles, la cuisine, la table, le travail, les voyages, les habits. Et même la nudité ne nous éblouit pas, il n'y a plus effort pour que la lumière ne soit pas troublée par elle-même, pour que le ciel gris ne se fonde en aucun ciel bleu. Cette fille que je découvre en m'endormant, comme une étoile noire dans l'oubli du jour, ne connaît d'elle-même que ce que j'ignore de moi. Sa chair très douce répond du plaisir qu'elle prend à mes caresses, mais n'en répond que du haut de sa vertu. Ni ne gagne, ni ne perd, ni ne risque, ni n'est certaine. La volonté n'est plus le masque qu'on enlève, ni les yeux qui s'ouvrent. Elle ne me demande pas d'abdiquer, ni de tenir. Je suis livré, vraiment livré à la réalité d'un miroir qui ne reflète pas mon apparence. Livré à ses désirs. Je me suppose la proie. Sans hier ni lendemain. Ce visage pur recommence.

Le plus grand jour de ma vie, toujours.

1926 Les dessous d'une vie ou La pyramide humaine

- ☞ « La dame de carreau »
- ☞ « Les cendres vivantes »
- ☞ À ma fenêtre :

« Tous mes désirs sont nés de mes rêves » (tome I p.207)
Cette phrase rappelle immanquablement ce qu'écrit Freud dans Le Rêve et son interprétation : « Nous savons que les

rêves intelligents et raisonnables sont la réalisation non déguisée d'un désir ; en d'autres termes, que le désir dont ils nous montrent la réalisation concrète est un désir reconnu par la conscience, insatisfait dans la vie quotidienne, mais parfaitement digne d'intérêt. »

1939 Donner à voir

JE RÊVE QUE JE NE DORS PAS

Je rêve que je suis dans mon lit et qu'il est tard. Impossible de dormir. Je souffre de partout. J'essaie d'allumer. N'y parvenant pas, je me lève et, dans le noir, je me dirige à tâtons vers la chambre de ma femme. Dans le corridor, je tombe. Incapable de me relever, j'avance lentement en rampant. J'étouffe, j'ai très mal dans la poitrine. À l'entrée de la chambre de ma femme, je m'endors (je rêve que je m'endors).

Soudain, je m'éveille (je rêve que je m'éveille) en sursaut. Ma femme a toussé et j'ai eu très peur. Je m'aperçois alors qu'il m'est impossible de bouger. Je suis à plat ventre et ma poitrine, mon visage, pèsent horriblement sur le sol. Ils semblent s'y enfoncer. Je tente d'appeler ma femme, de lui faire entendre le mot « pa-ra-ly-sé ». En vain. Je pense avec une angoisse effroyable, que je suis aveugle, muet, paralysé et que je ne pourrai plus jamais rien communiquer de moi-même. Moi vivant, les autres seront seuls. Puis j'imagine un écran, la pression des mains sur une vitre sans la casser. Les douleurs diminuent progressivement. Jusqu'au moment où j'ai l'idée de contrôler du bout des doigts si je suis vraiment sur le parquet. Je pince légèrement des draps, je suis sauvé, je suis dans mon lit.

(Rêve du 18 juin 1957.)
 Tome I, p.933

1937 Les Mains libres

« Rêve »

Petit jour
 Je rentre

La tour Eiffel est penchée
 Les ponts tordus
 Tous les signaux crevés

Dans ma maison en ruine
 Chez moi
 Plus un livre

Je me déshabille.

1953 Poésie ininterrompue

« Blason dédoré de mes rêves »

Dans ce rêve et pourtant j'étais presque éveillé
 Je me croyais au seuil de la grande avalanche
 [...]

Dans ce rêve le temps de vivre était réduit
 À sa plus simple expression naître et mourir [...]
 Mes draps sont le linceul de mes rêves je vis

Tome II p.684-8

***Capitale de la douleur* (1926)**

« Ne plus partager »

[...]

Je distingue le vertige de la liberté,
La mort de l'ivresse,
Le sommeil du rêve,

Ô reflets sur moi-même ! ô mes reflets sanglants !

Tome I, p.175

***L'amour la poésie* (1929)**

« Premièrement » VIII

Comme une flamme en signe de conquête
Mes rêves sont au monde
Clairs et perpétuels.

Et quand tu n'es pas là

Je rêve que je dors je rêve que je rêve

Tome I p.233

Dernier vers du poème VII de « Seconde nature »

Dans les grands réflecteurs des rêves

***Corps mémorable* (1947)**

À l'infini

[...]

Elle surgissait de l'homme
Et l'homme surgissait d'elle
Elle surgissait du désir de l'homme [...]

Surgissait des enfances vagues

Des plus beaux rêves en spirales colorées

Et des réalités rigides

Bossues cassées blanches et noires

Rêve et réalité la rose et le rosier

La douleur et ses murs le long d'une rue calme

La douleur acceptable et le plaisir possible

Tome II, p.135

***Perspectives Poèmes sur des gravures d'Albert Flocon* (1948)**

J'empiète sur le monde invisible je règle

Aussi bien mon sommeil que mon rêve et la mort.

Tome II p.247

Quelques titres de poèmes ou de recueils :

Les nécessités de la vie et les conséquences des rêves (1921) ; « conséquences des rêves » ; « Les raisons de rêver » ; section Rêves de *Poésie et vérité* (1942) ; « Un rêve ou tout est inventé » ; « Je parle en rêve » ; « Rêve du 21 septembre 1943 » ; « Rêve du 12 novembre 1943 » ; « Ceci n'est pas un rêve » ; « Rêves » (8 décembre 1948)

Document élaboré par Marie-Françoise Leudet

10 novembre 2013